

**Zeitschrift:** Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =  
Gazetta militare svizzera

**Band:** 63=83 (1917)

**Heft:** 43

**Artikel:** Le rôle de l'Officier subalterne

**Autor:** Sarasin, Chs.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-33612>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

lungen und ein Zurückgehen hinter die Weichsel. Erst der Abzug der russischen und preußischen Streitkräfte nach Königsberg und Allenburg ließ den Kaiser die Lage als weniger bedenklich ansehen und seine Truppen nur bis hinter Passarge zurücknehmen.

Eine Folgerung, die aus dem Sichbegnügen der englischen und französischen Führung mit einem kleinen Geländegewinn da und dort gezogen worden ist, hatte allerdings keine Berechtigung, nämlich die, auf das Erlahmen der britisch-französischen Offensivkraft zu schließen und weitere Angriffsmöglichkeiten als ausgeschaltet zu erklären. Bei der an der Westfront geübten Stellungsreiterei kann kein Durchbruchversuch auf den ersten Schlag gelingen. Hiefür leisten die britisch-französischen Sommeschlachten wie die deutsche Verdunoffensive den schlagendsten Beweis. Der Angreifer muß sich von Etappe zu Etappe durchringen, bis er Druckstellen erreicht, die für den Gegner so empfindlich sind, daß dieser die Aufgabe größerer Geländestrecken für seine Zwecke dienlich findet. Wie weit dabei diese Etappen oder Angriffsziele von dem Angreifer gesteckt werden, hängt von den Umständen, vor allem von der artilleristischen Beherrschung und dem Verhalten des Gegners ab.

Unter diesem Gesichtspunkt müssen offenbar auch die britisch-französischen Offensivstöße betrachtet werden, die um die Mitte August im Artois und in Flandern stattgefunden haben und welche letztere man wohl als dritte Schlacht in Flandern bezeichnen kann. Auch sie sind in Fortsetzung der schon verschiedentlich gekennzeichneten Methode Operationen mit beschränktem Ziel und haben sich im allgemeinen mit der infanteristischen Besitznahme und Sicherung eines vorher artilleristisch zu Sturm geschossenen gegnerischen Stellungstreifens begnügt, um ihn nachher fortifikatorisch für eine neue Artillerieverwendung und eine weitere infanteristische Sturmstellung umzuarbeiten. Der im Artois zwischen der Deule und dem Kanal von La Bassée östlich von Loos von kanadischen Streitkräften durchgeführte Offensivstoß hat mit der Besitznahme des Hügelgebietes abgeschlossen, das von der von Hulluch nach Lens führenden Straße überquert wird, und damit die Möglichkeit gegeben, die wichtige und besitzenswerte Grubenstadt Lensun auch aus nördlicher Richtung artilleristisch beherrschen und neutralisieren zu können. Der in Flandern von britischen und französischen Truppen gemeinsam unternommene Angriffstoß hat den Raum zwischen dem Yserkanal und der von Ypern über Gheluveld nach Menin führenden Straße belegt. Er hat auf seinem linken, französischen Flügel die Einnahme der deutschen Brückenkopfstelle am Yserkanal von Diegrachten gebracht, die zwischen Noordschooten und Meckem zu suchen ist. Dazu ist noch ein Festsetzen am Wasserlauf des Haanebeek gekommen, der auch Steenbeek genannt wird. Auf dem linken britischen Flügel hat man Langhemark genommen. Dadurch hat man die eigenen Stellungen gegen den großen Waldkomplex vorgetragen, der von der von Ypern über St. Julien nach Dixmuiden führenden Straße durchschnitten wird und den Namen Houthulstwald trägt. Das bedeutet die Annäherung an einen wichtigen deutschen Stellungsbesitz, dessen Besitz zu empfindlichen Konsequenzen führen kann. Daß dieser Verlust noch nicht eingetreten und die Annäherung durch Gegenangriffe beschränkt wor-

den ist, gibt der deutschen Seite wiederum das Recht, diesen britisch-französischen Offensivstoß in ihrem Konto als abgeschlagenen Angriff zu buchen.  
—t.

### Le rôle de l'Officier subalterne.

Es dürfte interessieren einmal Ansichten eines höhern Führers westschweizerischer Truppen zu hören und meine Kameraden werden einverstanden sein, daß eine Uebersetzung dem Ausdrücke nur schaden könnte.  
*Die Redaktion.*

Les longues périodes de service actif par lesquelles ont passé toutes nos troupes depuis l'ouverture de la guerre actuelle ont permis de réaliser bien des défauts de notre organisation et de notre instruction militaire, auxquels il a été partiellement remédié. Les expériences faites dès maintenant nous seront, sans aucun doute de la plus grande utilité, à la condition du moins qu'on en tire toutes les conclusions nécessaires.

Parmi les expériences que j'ai faites personnellement il en est une sur laquelle je voudrais attirer l'attention de mes camarades, c'est celle de l'insuffisance de l'éducation militaire de nos officiers subalternes. Lorsqu'on suit de près nos lieutenants, on est frappé du petit nombre d'entre eux qui sont vraiment des meneurs d'hommes, qui ont sur leur troupe cet ascendant composé de respect, de confiance et d'affection, qui fait que des soldats se livrent tout naturellement à celui qui les commande. Et pourtant nos jeunes officiers ont presque tous le désir de faire pour le mieux, ils ne manquent ni de bonne volonté, ni d'intelligence, ni d'instruction. Ce qui leur fait défaut, c'est en général surtout la formation du caractère, de la volonté tout court et aussi un certain sens psychologique fait d'expérience de la vie, deux défauts qui s'expliquent fort bien par l'âge même de nos lieutenants, mais contre lesquels on pourrait, je le crois, réagir autrement qu'on ne l'a généralement fait jusqu'ici, et qu'on pourrait arriver à atténuer considérablement, sinon à supprimer complètement dans beaucoup de cas. Si l'on n'a pas jusqu'ici obtenu ce que l'on aurait pu, cela tient à mon avis à ce que beaucoup de nos officiers supérieurs, se considérant avant tout comme des tacticiens, n'ont pas prêté à l'éducation de leurs subordonnés tout l'intérêt qu'elle mérite. Trop souvent on a pris les jeunes officiers comme ils étaient, les classant en bons et mauvais et les laissant développer à leur guise leurs qualités ou leurs défauts; on a réduit les exigences vis-à-vis d'eux très au dessous des nécessités réelles et par contre on ne les a pas soutenus, comme on aurait pu le faire, par des conseils, des avertissements, des encouragements et surtout des exemples.

Dans l'éducation des jeunes officiers il est un point essentiel qui a été particulièrement négligé, c'est ce sentiment que pour mener une troupe avec autorité, il faut avant tout se sentir solidaire de ceux qui la composent, s'intéresser à tout ce qui la touche et ce qu'elle ressent, en un mot l'aimer pour elle-même et pour les hommes qui la forment, qu'il faut mettre à son commandement non seulement son intelligence, sa volonté, mais aussi son cœur. On a trop élevé nos jeunes officiers dans la terreur de la familiarité, car, s'il y a une mauvaise familiarité, vulgaire et lâche, il y en a aussi une excellente, faite d'affection, qui n'exclut

ni l'énergie, ni la fermeté, ni la distinction et qui, loin d'affaiblir l'autorité, l'accroît considérablement; on a ainsi développé une sorte de raideur maladroite, qui crée l'éloignement.

En relation avec ce fait, je voudrais en signaler un autre: Dans nos cours d'instruction on emploie en général sur une beaucoup trop grande échelle, comme moyen d'instruction de la troupe, la punition et ce que nous appelons communément „l'engueulée“. Beaucoup d'officiers aiment à sentir tout leur monde sous la terreur et ils arrivent, en effet, à ce que, parmi leurs recrues, les éléments les plus consciencieux, quoique faisant tout leur possible pour accomplir leur devoir, vivent dans la hantise de la punition et du cachot. Ce procédé est, sans aucun doute, psychologiquement faux; la peur est un des sentiments les plus vils de l'homme; spéculer sur ce sentiment, le développer chez un homme pour en faire un soldat, constitue une erreur grossière. Si donc il est malheureusement des hommes qu'on ne peut mener que par la crainte de la punition, s'il est des actes qui doivent être punis avec la dernière rigueur, j'estime que dans la majorité des cas une faute sera plus avantageusement corrigée par une réprimande faite avec fermeté, avec énergie, mais avec tact, que par une distribution de jours d'arrêt ou par une bordée d'épithètes blessantes. Or il y a peu de nos jeunes officiers qui sortent de leur école de lieutenant avec ce sentiment-là, en se rendant compte de tout ce qu'on peut obtenir d'une troupe en causant avec elle et en parlant individuellement à ses soldats. Qu'il me soit permis à ce propos de citer le cas d'un soldat, d'une valeur normale supérieure à la moyenne, qui disait en rentrant d'une longue période de service actif: „Je garderai de ce service un souvenir pénible, c'est que j'ai été pendant six mois sous les ordres d'un même lieutenant et que pendant tout ce temps celui-ci ne m'a jamais adressé la parole.“

Ceci dit, je voudrais développer à l'usage surtout de nos jeunes officiers quelques idées qui ne sont du reste nullement nouvelles, mais qui ne sont pas suffisamment comprises et sur lesquelles l'expérience prouve qu'on ne peut assez insister.

Le premier sujet que je voudrais traiter est celui de la tenue de l'officier devant ses hommes, qui est en somme le facteur principal de son autorité. Ici le principe est très simple en théorie, il peut se résumer en deux mots: „Payer d'exemple“; en pratique il est plus difficile à appliquer, parce qu'il exige en somme le maximum d'efforts qu'un homme puisse donner, celui qui le rend absolument maître de lui-même en toute circonstance.

On est souvent frappé de la facilité avec laquelle les hommes se laissent aller à leur tempérament naturel ou à leurs impressions momentanées, même s'il en coûte à l'accomplissement de leur devoir le plus immédiat. Pour un officier qui veut être digne de son rang, la chose n'est pas permise; s'il est mou il doit vaincre sa mollesse; s'il est nerveux, il doit maîtriser sa nervosité; s'il est indécis, il doit s'astreindre par la volonté à une décision ferme. De même un officier ne devrait jamais partager les impressions déprimantes, qui, à certains moments, se glissent dans une troupe par suite de la fatigue, de la chaleur ou du froid, de la faim ou de la soif; il devrait, au moment où il sent sa troupe faiblir, redoubler d'entrain et d'énergie. Se

conduire autrement, se plaindre avec ses hommes, laisser transparaître sa lassitude ou sa mauvaise humeur, c'est faillir à son devoir élémentaire et en même temps détruire à plaisir l'empire qu'on exerce sur ceux que l'on commande.

Donc conserver son entrain est pour un officier une nécessité fondamentale; il lui est au moins aussi nécessaire de conserver son calme, de vaincre cette nervosité, qui s'empare si facilement de nous, lorsque nous sommes mis dans une situation inattendue, ou simplement lorsque nous sentons que nous allons être soumis à la critique. Nous avons trop peur des décisions que nous devons prendre, des erreurs que nous pourrions commettre, oubliant que des manœuvres critiquables ont souvent réussi parce qu'elles étaient dirigées par une volonté ferme, et ne pensant pas que notre nervosité va transparaître aux yeux de tous nos subordonnés et ébranler leur confiance.

En résumé, pour être un meneur d'hommes, il faut commencer par se commander soi-même, être maître de ses impressions et de son intelligence. Cet effort exige toute notre volonté, mais le résultat acquis en vaut la peine, c'est une troupe qui se donne avec confiance, qui a reconnu son chef dans l'officier qu'elle voit à sa tête toujours entrain, toujours actif et toujours calme.

L'officier qui paie d'exemple par une maîtrise complète de soi-même n'aura donc en général aucune peine à imposer sa volonté à la troupe qu'il commande, à la condition qu'il la manifeste avec clarté, avec énergie et avec persévérance. Mais le jeune officier rencontre de multiples difficultés. La première condition d'une semblable manifestation de volonté est une connaissance exacte de ce que l'on veut, qui ne peut exister sans une réflexion préalable, sans une préparation journalière du travail qu'on impose à ses hommes. Déjà sur ce point nous avons en général des progrès considérables à faire. Trop souvent on commence le travail d'une journée sans avoir réfléchi au but que l'on veut atteindre, aux progrès que l'on veut réaliser, aux défauts que l'on veut corriger; on suit un ordre du jour plus ou moins stéréotypé sans que, ni celui qui commande, ni ceux qui exécutent, aient vraiment conscience d'un résultat à atteindre; on n'utilise pas le temps, on le passe et encore d'une façon qui n'intéresse ni les uns ni les autres. En agissant ainsi, non seulement on perd un temps précieux, mais on diminue son autorité et on tue dans sa troupe l'entrain au travail, qu'elle aurait si elle était conduite par une volonté claire vers un but précis.

Pour imposer sa volonté à ceux qu'on commande il faut ensuite prêter à l'exécution des ordres et des commandements une attention méticuleuse et constamment soutenue, ne jamais tolérer la moindre inexactitude, ni le moindre laisser-aller. Or combien souvent cette attention fait-elle complètement défaut; combien souvent un commandement est donné sans que son exécution soit surveillée; combien souvent la troupe peut avoir le sentiment qu'elle est libre d'obéir à sa guise. Il est à peine besoin d'insister sur les conséquences funestes de ce manque d'attention, qui est un facteur essentiel de relâchement et contribue ainsi à tuer le moral d'une troupe. Je voudrais pourtant relever une de ces conséquences; en n'observant pas avec assez d'attention l'exécution du travail qu'il commande, en ne regardant pas avec la perspicacité nécessaire les

hommes qu'il est chargé d'instruire, un officier arrive fatalement à travailler d'une façon machinale, à faire faire aux uns des mouvements ou des exercices qu'ils ne peuvent exécuter exactement parce qu'ils n'y sont pas aptes, sans se rendre compte de cette inaptitude, de ses causes et des moyens d'y remédier, à faire répéter indéfiniment aux autres des mouvements qu'ils ont compris et dont une répétition prolongée ne peut que les lasser.

L'attention que l'officier doit prêter constamment à sa troupe doit l'amener à la connaissance approfondie, non seulement de celle-ci en bloc, mais de chaque homme en particulier et c'est cette connaissance qui doit révéler à celui qui commande et instruit, à la fois les progrès qu'il devra successivement réaliser et les moyens qu'il emploiera pour cela.

L'officier qui aura ainsi fondé sa volonté sur la réflexion et sur une connaissance approfondie de sa troupe, n'aura plus qu'à la manifester avec fermeté, sans se laisser rebuter par aucune difficulté. Il sait que ce qu'il veut est juste et bon et il l'exigera sans aucune défaillance; il sait que ce qu'il demande de sa troupe, même si cela est pénible à celle-ci, est nécessaire et il l'obtiendra intégralement, en brisant, s'il le faut, les résistances avec la dernière rigueur. En agissant ainsi il s'apercevra bientôt que dans la conquête de l'autorité il n'y a que le premier pas qui coûte, que la troupe aime les forts et les énergiques qui lui inspirent confiance, tandis qu'elle méprise les faibles. Seulement la fermeté exige le calme et la maîtrise de soi, qui exclut absolument la grossièreté.

Après avoir donné à sa troupe, l'exemple de l'entrain et de la fidélité au devoir, après lui avoir fait sentir la force de sa volonté, l'officier doit savoir lui tendre la main, s'approcher d'elle, lui faire comprendre qu'il s'en sent absolument solidaire et qu'il tient à partager toutes ses impressions. Dans notre armée, à cause de la brièveté habituelle de nos périodes de service, à cause aussi d'un défaut d'éducation militaire, ce côté du rôle de l'officier a été trop négligé. On a beaucoup parlé du facteur moral dans les armées, mais on n'a pas assez mis en lumière ce moyen très simple d'élever le moral de nos propres troupes. Aussi est-il frappant de voir combien peu d'officiers savent parler à leurs hommes et combien ne leur parlent jamais. Et pourtant tous ceux qui aiment vraiment la troupe, savent tout ce qu'on peut en obtenir par quelques mots dits à propos.

Parler à la troupe peut se faire de deux façons, qui sont également nécessaires: On peut parler à une unité réunie, on peut parler à un homme personnellement. L'habitude de réunir les hommes d'une section ou d'une compagnie pour traiter devant eux tel ou tel fait qui les concerne, est beaucoup trop peu répandue; elle devrait être générale. Nos capitaines en particulier devraient saisir toutes les occasions de s'adresser à leurs hommes et de tirer pour eux des leçons des multiples faits qui composent la vie militaire: Actes d'indiscipline ou au contraire actes de bravoure, d'énergie, de dévouement, faits de manœuvres, détails du service intérieur, géographie locale, etc., etc. Plus ils répéteraient ces causeries, plus ils feraient sentir à leur troupe l'intérêt qu'ils lui portent, plus ils développeraient les sentiments de solidarité entre leurs hommes, en faisant profiter

les uns des expériences des autres et en leur faisant comprendre que leur réunion constitue un tout, comme une grande famille. Du reste les essais qui ont été faits dans ce domaine sont si probants qu'on s'étonne que l'exemple n'ait pas été suivi davantage.

D'autre part il est bien des cas, dans lesquels quelques mots dits à propos à une troupe, lorsque celle-ci a un effort à fournir, lorsqu'elle est soumise à l'épreuve de la fatigue, de la faim, des intempéries ou du danger, peuvent changer complètement son moral, lui rappeler qu'elle a un chef, qui la comprend et qui la veut forte et vaillante. Ces paroles tantôt énergiques et sévères, tantôt encourageantes et même gaies, suivant les circonstances, constitueront une véritable reprise en main, qui aura une toute autre portée que quelques manières d'armes.

Mais parler à une troupe réunie ne suffit pas, il faut encore que nos officiers sachent causer avec leurs hommes individuellement, s'intéresser à leur état physique et moral et arriver par ces conversations à les connaître tous en détail. Cette nécessité est si évidente qu'on s'étonne qu'elle soit si peu comprise; pour avoir une réelle influence sur la troupe, il faut connaître les hommes qui la composent et pour connaître ceux-ci il faut avoir causé avec eux. C'est en se regardant loyalement dans les yeux, c'est en conversant l'un avec l'autre qu'officiers et soldats arrivent à réaliser la solidarité qui les unit l'un à l'autre et à s'accorder cette mutuelle confiance qui les fortifiera l'un et l'autre. Dans ces relations l'officier, plus instruit, plus expérimenté, plus fortement trempé, jouera le rôle de frère aîné, qui a le droit et le devoir de commander, mais qui à l'occasion, sait aussi encourager, conseiller et aider. Moins l'homme sera doué pour l'effort, plus l'officier devra s'approcher de lui; plus un homme sera ombrageux et récalcitrant, plus un officier devra mettre de persévérance à s'occuper de lui, non pour lui passer ses incartades, mais pour le reprendre une fois la faute expiée.

Cette manière d'agir demande beaucoup de tact, de persévérance; elle se fonde sur le sentiment qui anime tout véritable meneur d'hommes, l'amour de la troupe; elle constitue ce que j'appelle la bonne familiarité, celle qui supprime le fossé entre l'officier et le soldat, sans rien enlever à l'autorité du premier ni à la discipline du second. Au contraire plus les hommes réaliseront clairement l'intérêt qu'on leur témoigne, plus ils trouveront naturel de se soumettre à celui qui le leur montre. Et qu'on ne me dise pas que cette sorte d'intimité entre officiers et soldats n'est pas conciliable avec la fermeté, qui doit être exigée des premiers. J'ai toujours constaté au contraire, que les officiers qui aimaient le plus leur troupe étaient aussi ceux qui mettaient à la commander le plus d'énergie et le plus d'autorité, qui avaient pour elle au plus haut degré l'ambition de l'ordre, de la discipline et du progrès, tandis que ceux qui restaient indifférents à leurs hommes l'étaient aussi à l'exécution de leur service et à l'accomplissement de leur devoir.

Et maintenant je conclus: Je n'ai nullement la prétention d'avoir épuisé un sujet qui est presque inépuisable; je serai largement satisfait, si je peux convaincre quelques-uns de nos jeunes officiers de l'importance de leurs responsabilités et du rôle qu'ils ont à jouer. C'est d'eux en effet que dépend

en grande partie, non seulement l'instruction physique de nos hommes, mais plus encore le développement parmi ceux-ci d'un état moral toujours plus sain et plus vigoureux.

Pour hausser le moral d'une troupe, il suffit en réalité de le vouloir, d'une volonté appliquée d'abord à soi-même, pour dompter tout ce qui en soi est contraire à l'accomplissement de son devoir, fondée sur la connaissance réfléchie du but poursuivi et manifestée sans aucune faiblesse, mais avec la bienveillance qu'inspire l'affection. Pour bien commander il faut deux choses: Une volonté inébranlable au service des tâches qui vous incombent et un cœur chaud, dévoué à l'armée que l'on sert, aux chefs que l'on suit et à la troupe qui dépend de vous.

*Chs. Sarasin, colonel.*

### Ueber den Gruß.<sup>1)</sup>

Zu den in letzter Zeit in dieser Zeitschrift erschienenen Betrachtungen über Offizierswesen, soll hier wieder ein Beitrag geliefert werden: es betrifft das Zurückgrüßen des Vorgesetzten. Obwohl mir die Sache schon seit langem am Herzen lag, war es vor allem eine Skizze in der Zeitschrift „Die Schweiz“, die mich bewog, darüber in unserem Blatte zu schreiben. Dort schrieb in der Märznummer 1917 Paul Lang u. A.

„Sie schreiten aneinander vorbei. Der Führer und der Gemeine. Der Leutnant und der Füsilier. Ein Ruck in jedem der Leiber. Die Hand fährt straff ans Käppi. Stahlharte Augen blitzen sich an.

Schon sind sie aneinander vorbei. Aber in dem einen Moment haben sie sich als Männer erkannt.

Was heißt Salutieren? Es heißt: wir zwei kennen uns; wir sind von der Gilde, die wenn's nötig ist, in einen Ruck die ganze geistige und körperliche Kraft pressen kann. Auf uns kann man sich verlassen. Denn Herr sind wir über uns selbst. In der Gewalt haben wir Nerven und Muskeln, allorten und jederzeit.

Des sei uns der Gruß Symbol. So, wie wir jetzt uns aufraffen, mitten aus dem Gespräch, vom Arme der Freundin hinweg, aus einer Diskussion, einer Ueberlegung, einem Witze heraus, ob fröhlich, ob traurig, ob frisch, ob müde — so sind wir stets bereit zu Kampf und Tod.

Von der Gilde sind wir, die gerüstet ist. Von den Menschen, die ganz sich im Zaume haben.

Was unterscheidet den Soldaten vom Bürger? Die Möglichkeit, seine Kräfte, die letzten Fähigkeiten seines Körpers und Kopfes blitzschnell zu sammeln und zu entladen. Mit dem Aufreißen und Zusammenraffen des Grußes beweist er es, zeigt sichtbarlich, daß er die Kraft nicht nur hat, sondern auch jederzeit darüber verfügt.

Das ist der Gruß: Ein Bild dieser innerlichen Bereitschaft. Das sagen die starren Augen: So blicken wir in die Gefahr. Stark, entschlossen, furchtlos, komme sie von einer Sekunde auf die andere. Wir erkennen uns. Gleicher Art sind wir. So beweisen wir's uns . . .

Ein Ruck — und alles ist vorbei. Jeder ist wieder Mensch nur. Aber wie ein Blitz mit einem

Schlag dunkle Gegend taghell erleuchtet, so offenbar der Gruß des Soldaten innerste Wesensart.“

Wer in unserer Armee dient, wird sich sofort sagen, daß P. Lang idealisiert: nicht etwa weil die Gedanken und Deutungen, die er in den Gruß hineinlegt, zu idealistisch wären, sondern weil der praktische Vorgang des Grüßens sie selten oder nie in solchem Maße verraten wird. Woran liegt's?

Daß speziell in unserer Armee der Gruß eine symbolische Bedeutung haben muß, erkennt jeder der darüber nachgedacht hat. Ich glaube auch beobachtet zu haben, daß in den Schulen in letzter Zeit immer mehr Wert auf Blick und Haltung gelegt wird, statt den Gruß, wie es auch schon in verkehrter Weise geschah, geradezu als Drillbewegung zu behandeln. Und mit Recht: gerade der Rekrutenschulleutnant soll es versuchen etwas vom Geist der zitierten Skizze in seine Rekruten zu pflanzen, statt dieselben von Anfang an mit den verschiedenen Grußregeln zu verwirren, wie zu grüßen sei, wenn man mit einem Vorgesetzten geht und ein anderer hinzukommt, oder je nachdem man zufällig ein Paket in der einen oder anderen Hand trägt.

Aber jede militärische Lehre bleibt fruchtlos, wenn sie nicht durch das gute Beispiel des Vorgesetzten bekräftigt wird. Und *hier* liegt's. Es war die erste Enttäuschung, die mir mein Rekrutenschul-Oberleutnant bereitete, als ich bemerkte, wie nachlässig er grüßte, nachdem wir doch alle Tage so und so lange den Gruß nach bestimmten Vorschriften üben mußten. Seither habe ich es immer empfunden, wenn mich ein Vorgesetzter in nachlässiger Art zurückgrüßte, was mir noch als Offiziersaspirant vorkam: ein Leutnant quittierte meinen Gruß in so nachlässiger Weise, daß ein in meiner Begleitung sich befindlicher Ausländer mich verwundert fragte, ob denn bei uns die Offiziere nicht zurückgrüßen müßten! Ein ähnlicher Fall kam in der letzten Nationalrat-Session zur Sprache. Und sie sind wirklich nicht vereinzelt diese Fälle: ebensowenig wie die Soldaten vereinzelt sind, die sie beobachten und mit Recht empfinden.

Wir sündigen fast alle darin. Mehr oder weniger allerdings. Die Nachlässigkeit wird eine mehr oder weniger auffällige sein, aber man darf doch behaupten, daß wir als Vorgesetzte im Allgemeinen nicht so zurückgrüßen, wie wir sollten und wie es das Dienst-Reglement von uns verlangt. Solange man das aber sagen darf, dürfen wir uns nicht über Nachlässigkeit und Kneiferei beim Grüßen unserer Untergebenen aufhalten. Daß es auch bei diesen fehlt, und was für verhängnisvolle Folgen das haben könnte, hat anlässlich der Allschwiler-Affäre ein Instruktions-Offizier in der N. Z. Z. nachgewiesen.

Es muß auch hier anders werden. Einmal indem wir dem Untergebenen die Bedeutung des Grußes klarzumachen versuchen, vor allem aber, indem wir „angemessen“ zurückgrüßen. Dieses „angemessen“ wird wohl von den Meisten instinktiv so ausgelegt, daß sie ihren Gruß demjenigen des Untergebenen anpassen. Das ist ganz natürlich und dennoch nicht richtig: denn das Benehmen des Vorgesetzten soll auf den Untergebenen einwirken und nicht umgekehrt. Wir müssen auch den schlampigen Untergebenen anständig zurückgrüßen (wenn wir ihn nicht überhaupt zur Rede stellen wollen). Gerade das dürfte ihn beschämen, wenn er überhaupt noch etwas ist. Er wird den nächsten Vorgesetzten an-

<sup>1)</sup> Gerne und freudig publizieren wir diesen Aufsatz eines jungen Offiziers, aus dem echte Gesinnung spricht. Red.